

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** A. PÉRIER  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESANT**  
 Fondateur  
 RÉDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS  
 ABONNEMENT  
 Trois Mois Six Mois Un An  
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60  
 Départements. 18 75 37 50  
 Union Postale. 21 50 43 86  
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## LES FUNÉRAILLES

DU

## Président Félix Faure

Elles ont été imposantes et calmes, les funérailles de Félix Faure. Nous nous y attendions. Nous ne nous attendions point, par exemple, à l'acte de folie qui en a été l'épilogue. Mais procédons par ordre.

Les socialistes avaient dit aux nationalistes : « Si vous bougez, nous vous cassons les reins. » Les personnes distinguées qui avaient considéré la nomination de Loubet comme une provocation avaient dit : « Soyons impossibles. »

Ces deux mots d'ordre ne révélaient pas une bien grande cordialité. Mais ils présageaient du moins la tranquillité.

C'est donc très tranquillement que Félix Faure s'en est allé au Père-Lachaise, et son successeur a suivi le cercueil au milieu d'un respectueux silence, faisant mentir les prévisions sinistres des gens qui avaient invité les reporters à surveiller surtout les rabbins, les membres de la Criminelle et le Président de la République.

Ils ne connaissaient pas Paris, ces prophètes de malheur, ni son culte pour les morts.

Sur la tombe ont parlé tous les personnages qualifiés pour cette mission.

Ce fut d'abord M. Franck Chauveau, vice-président du Sénat. Il a émis cette pensée que le troupeau judicieux : « La carrière de Félix Faure est une réponse décisive à ceux qui prétendent bouleverser la société, sous prétexte que la supériorité sociale n'y est pas accessible à tous. »

M. Paul Deschanel a fait mieux qu'un discours. Il a fait une action propre et gentille : au milieu de l'éloge dédicat et littéraire du défunt, il a trouvé le moyen de souder le Président mort au Président vivant en montrant que tous deux nourrissent pour l'armée les sentiments dont elle est digne.

M. Charles Dupuy a été convenable en prononçant les vertus gouvernementales du défunt.

M. Lockroy a été, lui, remarquable et éloquent en apportant les regrets de l'armée navale.

M. Guillaumin a paraphrasé cette idée que Faure aimait les colonies et que les colonies l'aimaient.

M. Ferry a appliqué la même idée de réciprocité au Conseil général de la Seine-Inférieure ; M. Brindeau, député, à la 2<sup>e</sup> circonscription du Havre ; M. Marais, maire du Havre, à la ville du Havre tout entière, et enfin M. Convert, président de la Chambre de commerce, à la compagnie qu'il préside et dont Félix Faure fit partie.

Tous d'ailleurs ont célébré l'affabilité du feu Président, sa bonne grâce, sa bienfaisance, et surtout le rôle que lui ménageait le destin dans la conclusion de l'alliance russe.

Ils ont eu raison. Félix Faure fit de son mieux. Et contre lui qui a terminé sa tâche, on ne peut proférer une parole de haine ou de mépris, si on veut être juste et sincère.

Après la cérémonie se place un incident dont on lira plus loin le récit circonstancié.

Les troupes traînaient dans leurs casernes. MM. Déroulède et Marcel Habert ont essayé d'embaucher, pour une marche contre le gouvernement, la brigade d'un général Rogat et se sont fait arrêter à la caserne de Reuilly par l'ancien chef d'état-major de M. Cavaignac. Le général Rogat a probablement vu passer devant ses yeux le drame qui suivit la tentative célèbre du général Malet, et il a fait son devoir. L'armée française n'en est pas encore descendue aux prononciements, comme le croient, injurieusement pour elle, ceux qui se sont attribués le monopole de sa défense.

Et maintenant, la voici finie, la semaine agitée. Le silence va se faire sur le mort ; le silence devrait aussi se faire sur le vivant qu'on a injurié un peu trop vite, au risque de le rendre sympathique aux gens qui n'aiment pas qu'on leur impose des opinions toutes faites et non contrôlées.

Accordons aux hommes politiques le temps de mériter nos injures. Elles n'en auront que plus de valeur. — J. CORNÉLY.

## L'ORGANISATION DU CORTÈGE

Obsèques très imposantes, très belles, dignes de Paris qui, en dépit de certaines prédictions et de certaines excitations, a donné hier une preuve nouvelle de son patriotisme et du respect que lui a toujours inspiré le spectacle de la mort.

La levée du corps à l'Élysée est annoncée pour dix heures. Dès huit heures, une animation extraordinaire règne aux abords du palais, et notamment dans les parties d'avenues environnantes où les délégations doivent organiser leur cortège.

### Les délégations

Elles forment en tout dix-neuf groupes, dont chacun est reçu, organisé, placé et mis en marche par un commissaire spécial, que désigne un brassard tricolore cousu à la manche gauche de l'habit. A côté de chaque commissaire est un employé de la Ville, porteur d'une lance en bois, au sommet de laquelle l'écusson cravaté de crêpe ou s'inscrit le numéro d'ordre du groupe dont cet écusson marque la place.

C'est une véritable armée, et c'est un

jardin de couronnes qui couvre une partie des Champs-Élysées ! On a calculé que, le cortège quittant l'Élysée à dix heures, les dernières délégations ne pourront se mettre en marche avant midi.

Et il est moins de neuf heures du matin quand les premiers groupes viennent occuper les places qui leur sont assignées. Les uns arrivent par la Cour-la-Reine, les autres par la rue de La Boétie ; et de ce côté surtout, à hauteur de Saint-Philippe du Roule, règne la plus pittoresque agitation.

Il fait froid, la journée s'annonce très belle. Aux groupes des délégations se mêle une foule qui, rapidement, va prendre position sur les trottoirs, aux portes des maisons environnantes ; et c'est un défilé de plants, d'écuelles, de paniers de provisions... A première vue, un spectateur qui ne saurait de quoi il s'agit serait fort embarrassé de dire si c'est un défilé qui s'organise ou une fête qui se prépare...

Les porteurs d'écussions indicateurs ont été placés à huit heures et demie. La partie de l'avenue d'Antin comprise entre le faubourg Saint-Honoré et le rond-point des Champs-Élysées est rapidement remplie par les délégations. Les porteurs de couronnes s'avancent en rythme, le pas, militairement, pour alléger leur charge. On entend : « Gauche, droite... » Voici la délégation de l'Ecole centrale, dont la couronne est ornée de camélias, de lilas et de violettes est très regardée ; puis les couronnes de l'Ecole Chaptal, des Chartes, de l'Institut agronomique, des architectes de l'Ecole des beaux-arts, de la Ligue française de l'enseignement, de l'Ecole des hautes études commerciales — celle-ci très remarquée aussi — orchidées mauves, violettes de Parme et lilas.

Les délégations comparent leurs couronnes, et l'on entend : « Ils n'ont pas grand mérite à avoir de plus belles fleurs que nous... Nous sommes deux cents élèves, ils sont six cents ! »

Nous gagnons les Champs-Élysées. Voici les fleurs envoyées par l'Opéra-Comique, la palme d'argent de la « Nationale », la couronne des « Artistes français » ; puis ce sont les délégations des ingénieurs et celles des colonies et protecteurs ; les premières couronnes apportées sont celles de la colonie française de Rio-de-Janeiro et de la colonie française de Montréal.

Passons le rond-point. Il est neuf heures et demie ; cette partie de l'avenue d'Antin est occupée par trois groupes, en tête desquels marchera l'Association des étudiants. Elle n'est, à ce moment, représentée que par deux jeunes gens en béret, qui, en attendant l'arrivée de leurs camarades, montent la garde autour du drapeau de l'A, accolé à un réverbère.

A leur suite, et fort avant dans l'avenue, s'allonge le cortège des Chambres syndicales. La première couronne, très belle, vient d'être apportée sous la conduite de MM. Expert-Besançon, Faure, Le Page et de quelques autres notabilités du haut commerce parisien. On y lit cette inscription : *Le Commerce et l'Industrie à Félix Faure ; souvenir du 31 août et du 14 octobre 1897*. Ces dates sont celles de la grande fête et du banquet qui marquèrent, on se le rappelle, le retour de Russie du Président, et que le haut commerce parisien organisa avec tant de succès.

Et voici d'autres délégations, toutes richement fleuries : le Comptoir d'Escompte, la Société générale, le Syndicat des cuirs et peaux, les Gens de maison, les Fleurs et plumes, les Débitants de vins, les Chambres syndicales du Bâtiment, dont la couronne est portée par des employés des pompes funèbres, la Boulangerie, le Syndicat général, les Forains, les Marchands revendeurs aux Halles, la Mutualité commerciale, etc.

Puis des uniformes, des croix, des insignes, des drapeaux : une foule où se confondent — en bon ordre — tous les grades, toutes les armes, tous les âges. C'est, en tête, la délégation des Vétérans des armées de terre et de mer, précédée d'une somptueuse palme d'argent appuyée à une pyramide tendue de noir, et, derrière eux, les Sociétés de secours aux blessés, la « Maison du soldat », les Anciens combattants de 1870, les Sociétés d'instruction militaire, avec leurs troupes imberbes, mêlées aux groupes des vieux soldats d'Italie, du Mexique, de Crimée. Et tout ce pittoresque cortège s'étend — de pied ferme — jusqu'à la rue Jean-Goujon !

Un troisième groupement de délégations est en formation dans l'avenue Montaigne et se prolonge depuis le rond-point jusqu'à hauteur de la rue Bayard.

En tête, le groupe des Sociétés ouvrières et des corporations, que précède la délégation, très entourée, des mineurs de Lens, en tenue de travail ; dix ouvriers de la fosse que visita le pauvre Président.

Derrière eux viennent les couronnes du personnel du Creusot, du Crédit lyonnais, la bannière des forts de la Halle, portée par un géant, — et des fleurs encore, cravatées de banderoles multicolores : mandataires, inspecteurs, compteurs-mireurs, découpeurs des Halles centrales ; ouvriers fleuristes, chauffeurs, mécaniciens, électriciens, etc.

Puis, c'est le groupe des Sociétés de tir, de gymnastique et de sauvetage, que précède la couronne de la Fédération des pompiers de France.

Les délégations étrangères viennent ensuite. On remarque la couronne des « Français de Moscou », celles de la « Wallonie belge », du président de la République argentine, de la colonie italienne — couchée sur le drapeau italien, et fort belle.

Le cortège est fermé de ce côté par un groupe de messieurs dont les redingotes sont coupées d'écharpes écarlates d'un superbe effet : loges maçonniques !

Et voici encore des couronnes, des bannières, des insignes... La file en remonte à présent vers le centre des Champs-Élysées. Ce sont les derniers groupes, ceux qui fermeront la marche tout à l'heure : Sociétés et Cercles de Paris et de départements ; Sociétés musicales et chorales.

Il y a donc ici un peu de tout, et des fleurs de toutes provenances. Je note, en passant, le Souvenir français, les Anciens élèves d'écoles d'arts et métiers, l'Association des voyageurs, la Société d'horticulture, le Crédit foncier, les Sociétés de secours mutuels, les Sociétés corporatives de l'alimentation parisienne, les Ingénieurs civils ; ces dernières délégations luxueusement fleuries.

Ça et là (on ne pouvait l'éviter) une réclamation : la couronne des employés de la « maison X », celle de la « grande corporation Z ». Mais ce ne sont là que d'insignifiantes exceptions.

J'ai voulu voir quelle couronne exactement ferait le cortège des délégations ; et il me faut remonter pour cela jusqu'à l'entrée de la rue Marignan. La voici : elle est toute peinte, en perles noires posées sur un fond tricolore, et portée par un groupe de jeunes gens en casquette et veston. Et la banderole porte cette suscription : « A Félix Faure, les chiffonniers d'Asnières. »

Dix heures sonnent. Le premier coup de canon vient de retentir.

Un incident comique — car le comique ne se mêle-t-il pas à tout ? — se produit à ce moment. Un fiacre s'est arrêté au rond-point, portant une couronne gigantesque ; une femme en est descendue et gesticule furieusement. Elle explique à des délégués que cette couronne a été commandée par eux, et qu'elle entend en être d'honneur au plus vite. Les délégués ne veulent rien entendre, car ils ont leur couronne (il est probable que la commande a été faite en même temps, par erreur, dans deux maisons différentes) et ils n'en veulent point accepter une seconde. Les agents somment la fleuriste de « circuler », et la pauvre femme repart navrée, dans son fiacre coiffé de violettes et de roses !

Au même moment, les groupes s'écartent pour laisser passer une délégation qui va prendre la tête du cortège : c'est la Ligue fraternelle des Enfants de France que préside Mme Lucie Faure, et dont on admire au passage la merveilleuse couronne de roses blanches et de lilas blanc, voilée de crêpe. Tous les délégués, jeunes gens et jeunes filles, qui l'escortent, sont en grand deuil.

Elle sera suivie, en tête du premier groupe, de la délégation de l'escadron du Nord, formée de marins commandés par un officier portant une immense palme argentée, souvenir de journées heureuses qui semblent si loin déjà...

La tête du cortège des délégations est maintenant tout à fait formée et prête à se mettre en marche. Elle se compose de cinq groupes stationnés dans l'avenue des Champs-Élysées, à partir de l'avenue de Marigny, et dans l'avenue Matignon.

Défilé d'une impeccable correction, très brillant, très officiel. Voici les couronnes de la Légion d'honneur, de l'Impératrice nationale, des Chemins de fer de l'Etat, des Postes et télégraphes, de l'Octroi, de la Préfecture de police ; les palmes apportées par le personnel de la Préfecture de la Seine et par celui de l'Assistance publique, avec son cortège d'infirmeries en deuil.

Puis, ce sont les délégués des villes de la Seine-Inférieure, de la banlieue parisienne, des départements. Un grand nombre de communes ont envoyé des couronnes qui s'entassent là-bas, sur les chars de tête. D'autres ont voulu être représentées, et leurs couronnes sont portées à bras par des pompiers ou par des huissiers municipaux en grande tenue. Je note au passage : Dieppe, Fécamp, Neufchâtel-en-Bray, Saint-Germain, Maisons-Laffitte, Le Vésinet, Sèvres, Saint-Mandé, Vitry-sur-Seine, Pantin, etc.

Et, dans le groupe des départements : Lyon, Angoulême, Melun, Barbezieux, Epinal, Tourcoing, Beauvais, Montargis, Amiens (dont la couronne est portée par les appariteurs de la mairie, en habit à la française à parements rouges), Saint-Brieuc, Toulouse, Orléans, Blois, Tours, Bayeux, Saint-Ouen, Châteauroux, Chaumont, etc.

Très remarquables aussi les huissiers de la Ville de Nice : culotte courte écarlate, habit écarlate à parements blancs où s'impriment, en rouge, le drapeau de la Ville tricolore d'argent en bandoulière. Une ironie du hasard a voulu que la couronne envoyée par la ville des fleurs arrivât à Paris triquée par le voyage et presque fanée... Mais les huissiers qui la portent sont si beaux qu'on ne le remarque pas !

C'est la délégation de Saint-Quentin qui ferme la marche, avec une couronne gigantesque appuyée à une superbe palme de drapeaux.

Le canon continue de tonner. Il est dix heures et demie. L'ordre a été donné aux groupes de se mettre en marche. Et la descente des Champs-Élysées commence, très solennelle, entre les deux rangs de chasseurs à cheval qui contiennent la foule, de chaque côté de l'immense avenue.

## A L'ÉLYSÉE

A neuf heures et quart, M. René Berge, suivi de parents, vient prendre place derrière le catafalque, à la droite duquel ne peuvent tenir les nombreux attachés militaires, dont les costumes variés produisent tout à l'heure un si bel effet sous le soleil.

On admire, on entoure les officiers russes, les généraux Bilderling et Solla-

goub, le comte Brobinski, les officiers de la maison de la reine d'Angleterre, les délégués italiens, dont les costumes sont vraiment admirables ; le prince de Montenuovo, premier grand-maître de la Cour d'Autriche ; M. Due, ministre de Suède et de Norvège à Paris, spécialement chargé de représenter S. M. le Roi de Suède ; M. Delyanni, ministre de Grèce à Paris, également chargé par son souverain, le roi Georges, de le représenter officiellement ; mais il nous est impossible de dissimuler l'étonnement qu'on soulevé les cinq membres de la délégation allemande dont nous avons donné les noms hier, des géants aux uniformes magnifiques, les grandissant encore.

Beaucoup d'entre les officiers étrangers échangent des poignées de main avec M. Hanotaux, qui arrive, vêtu de son costume d'académicien, ayant à sa gauche l'épée qui lui a été offerte par ses compatriotes.

L'entrée de M. Casimir-Perier est très remarquée. L'ancien Président, avec son grand cordon, va prendre place dans le groupe de la chancellerie de la Légion d'honneur.

Les robes rouges de la Cour de cassation produisent également une grande sensation.

On se montre particulièrement M. Loew que beaucoup de hauts personnages politiques entourent et semblent interroger.

M. Lépine, ancien gouverneur de l'Algérie, se croit encore préfet de police. Salué par des gardes républicains, il leur donne l'ordre d'établir — ce qui était d'ailleurs nécessaire — une large coulée entre le catafalque et le char funéraire attelé de six chevaux, qui attend à l'entrée de la cour.

Un char lugubrement historique. Il a déjà porté M. Thiers, le maréchal de MacMahon, M. Carnot, M. Burdeau, et l'Empereur du Brésil.

Neuf heures trois quarts. Les clairons sonnent, les tambours battent aux champs. M. Mural, officier de paix du huitième arrondissement, se multiplie. C'est le Président de la République qui arrive, précédé de M. Philippe Crozier, directeur du Protocole.

Le général Bailloud le suit. On salue avec respect le chef de l'Etat qui s'incline devant le catafalque, puis monte au premier étage du palais. Il va présenter ses devoirs à Mme Faure qui, durant cette journée si cruelle, restera à l'Élysée entre ses deux filles, maintenant terrassées par l'émotion.

Le Président revient auprès du catafalque.

La cérémonie va commencer.

## LE DÉPART

A dix heures précises, un premier coup de canon retentit.

L'abbé Hertzog, curé de la Madeleine, qui vient d'arriver avec son clergé, donne l'absoute et l'on procède aussitôt à la levée du corps. On l'on porte péniblement sur le char dont le vieux bois craque. M. Bouvard veille à ce que l'avigarde du cortège défile correctement par l'avenue Marigny. Derrière l'armée, au milieu de laquelle le général Zurlinden est très regardé, roulent d'abord onze longues voitures surchargées de couronnes.

Nous avons énuméré et décrit, au fur et à mesure qu'elles parvenaient à l'Élysée, ces couronnes qui y portaient en même temps et pêle-mêle, pourraient-on dire, les condoléances des souverains, des gouvernements étrangers, des villes, des associations, et d'amis personnels du Président. La foule les retrouve sur ces chars et les désigne au passage.

Particulièrement remarquables les couronnes des souverains de Russie, d'Allemagne, d'Italie, de Serbie ; celle du roi de Grèce, du président de Costa-Rica, des ministres du Chili, de Bolivie, des Villes de Brest, Besançon, Montpellier, Saint-Etienne, etc.

On admire aussi, parmi ces fleurs, une gerbe de roses de toute beauté envoyée par la princesse Léon Ourousoff, et une magnifique couronne d'œillets de toutes nuances, portant sur une large écharpe de soie blanche cette inscription en lettres d'or : *Les Dames de la colonie russe à Paris*. Les dames qui ont tenu à adresser à la veuve du Président ce témoignage de profonde sympathie sont :

Princesse Lepoukhine Demidoff, Mme de Botkine, Mme de Sourokhine (Véra Vend), princesse Th. de Georgie, Mme et Mlle de Potemkine, Mlle de Philosphoff, princesse Serge Galitzine, Mme de Samarine, Mme de Basilevsky, Mme de Schlichtin, princesse Sophie Galitzine, Mme de Warshawsky, Mme et Mlle de Kaptsevitch, Mme et Mlle Kirevsky, M. de Vlassow, Mme et Mlle Antolsky, baronne et Mlle Elisabeth de Friedericks, Mme Narishkine, comtesse Brevern de La Gardie.

C'est par la baronne de Friedericks que cette couronne avait été portée avant-hier à l'Élysée, et reçue par le colonel Ménétrez.

Derrière les chars de couronnes, les huissiers des grands palais de l'Etat portent celles de la Chambre, du Sénat, des membres du gouvernement, etc.

Un deuxième coup de canon retentit. Le char qui, lui, ne porte que le corps, sans couronnes ni fleurs, va sortir de l'Élysée.

Les cordons du poêle sont ou seront tenus durant tout le parcours par MM. Krantz, Lockroy, Rambaud, Georges Leygues, Delcassé, enfin par tous les ministres, anciens ou actuels, qui ont fait partie des cabinets du défunt.

Derrière le char marchent d'abord des officiers portant sur des coussins les croix de M. Félix Faure ; puis tous ses serviteurs groupés autour de Clerc, le doyen des huissiers, à côté de qui marche Montjarrét.

Puis, derrière M. René Berge qui con-

duit le deuil avec M. Le Gall, en uniforme, à sa droite, et M. Blondel, à sa gauche, la famille et ses amis, ceux-ci très nombreux. Dans leurs rangs, les généraux Tournier et Hagron, anciens secrétaires généraux de la Présidence ; le général Chamoin, le commandant Germinet, anciens membres de la maison militaire de M. Félix Faure.

Après un intervalle, s'avance très discrètement — trop discrètement, peut-être, puisque beaucoup de gens ne l'ont pas reconnu — le Président de la République, ayant à sa droite MM. Franck Chauveau, vice-président du Sénat, et Charles Dupuy, président du Conseil ; à sa gauche, MM. Deschanel, président de la Chambre des députés, et Lebrat, garde des sceaux ; derrière lui, le général Bailloud et plusieurs officiers généraux.

Le Président de la République est enveloppé dans un gros pardessus noir, un peu trop fermé, car on aperçoit à peine, au-dessous de la cravate blanche, le grand cordon de la Légion d'honneur, d'un rouge éclatant, tout frais, tout neuf.

Un crêpe cache à moitié la hauteur de son chapeau de soie.

En outre, il ne se détache pas du cortège comme l'avait fait M. Casimir-Perier : il fait bloc avec les présidents des deux Chambres et marche sur le même rang qu'eux.

Un détail qui a son importance, et qui peut-être nécessiterait une enquête plus approfondie, pour la joie de ceux qui s'intéressent aux mille petits riens de la mode :

Le Président de la République est ganté de blanc.

A sa droite, M. Franck Chauveau porte des gants jaunes clairs.

A sa gauche, M. Paul Deschanel a des gants noirs.

Lequel de ces trois personnages politiques a raison ?

### De l'Élysée à Notre-Dame

Jamais nous n'aurions supposé que Paris put fournir sur un si long espace un tel amoncellement humain, si nous n'avions appris que, dans toutes les gares, les trains de la veille étaient arrivés bondés.

Sur les trottoirs n'aurait pu tenir une personne de plus. Les fenêtres débordent. Tous les arbres sont garnis. Il y a du monde jusque sur les cheminées.

Mais quel spectacle au moment où l'on débouche de l'avenue Marigny sur les Champs-Élysées !

Le vieux palais de l'Industrie, celui que l'on va démolir, et les nouveaux palais apparaissent comme surchargés de statues. Ce sont des ouvriers qui attendent là depuis une heure. Les deux trottoirs des Champs-Élysées disparaissent sous une foule immobile.

Place de la Concorde — nous le savons pertinemment — s'étaient donné rendez-vous des groupes bien résolus à manifester.

Devant l'attitude très déferente de la foule, ils n'ont pas osé.

En réalité, il n'y a guère ici que des gens très affectés de la mort du Président Félix Faure, très désireux de lui rendre hommage, en voyant son successeur, sur lequel ils ne demandent qu'à compter.

Toutes les statues de la place de la Concorde ne peuvent plus être que soupçonnées. Le public est monté sur les genoux, sur les épaules, sur les têtes de pierre.

Et le cortège qui passe devine sous des teintes bleuâtres la foule qui encombre à gauche les toits du Garde-Meubles, du ministère de la marine, à droite la terrasse du Palais-Bourbon.

Beaucoup de lèges se découvrent devant Mme Dodu, l'ancienne cantinière des francs-tireurs, qui, parée de ses nombreuses médailles, attend sur un trottoir le XV<sup>e</sup> groupe, dans lequel elle doit défilier.

Le cortège longe maintenant les quais, et personne ne songe à reprocher au gouvernement l'itinéraire choisi. Jusqu'à Notre-Dame, ce sera un spectacle admirable, en effet, inoubliable, entre les terrasses de l'Orangerie et du bord de l'eau occupées par une foule élégante, et les trottoirs où s'amoncelle le peuple, le vrai peuple, avec les femmes en cheveux et les enfants sur les épaules.

Et, à droite ou à gauche, le respect est le même. Depuis sa mort, Félix Faure a singulièrement grandi dans l'imaginaire de la foule. Quelles acclamations retentissent si soudain le resuscitant, vivant, sur ce char que suivent tant de regrets !

Il y a là des milliers d'êtres, et le silence est tel que, de peur de le troubler, on n'ose communiquer à son voisin ses impressions, on adoucit les uns jusqu'au Châtelet, où l'on voit à une fenêtre de ce théâtre, M. Rochard, son directeur.

On a devant soi un décor que nulle scène ne pourrait donner aussi beau : à droite, la Conciergerie et la tour Philippe-Auguste, puis, dans le fond, Notre-Dame, se détachant sous un ciel bleu digne du Midi. A gauche, l'adorable colonne du Châtelet et la tour Saint-Jacques, dorées par le soleil.

Et du monde, du monde partout, des trottoirs au sommet des maisons.

A une fenêtre du théâtre Sarah-Bernhardt la grande artiste, entourée d'amies, regarde, les coudes sur un tapis, passer les soldats d'abord, puis les couronnes.

Elle salue le char.

Le cortège défile devant l'Hôtel-Dieu, dont les terrasses sont occupées par des internes en blouse blanche, dont chacun, un appareil photographique en main, croque tel ou tel groupe.

On passe devant la Préfecture de police dont toute la façade qui regarde Notre-Dame est tapissée de noir.

La place du Parvis est, par les soins

des agents, absolument déserte.

Lentement nous approchons de la métropole, qui nous offre un spectacle inédit, imprévu, original au possible.

Entre toutes les colonnes du premier étage, au-dessus des trois portes célèbres, sont des Sœurs aux grandes coiffes blanches, si bien fondues dans l'ensemble de l'édifice qu'on se demande si on a sous les yeux de vraies Sœurs, qui pour le bien de tous vivent vraiment, ou des motifs décoratifs sculptés dans la pierre.

Le char arrive devant la métropole, où le clergé vient recevoir le corps.

## A NOTRE-DAME

Il était exactement onze heures et demie lorsque le cortège est arrivé à Notre-Dame, dont le bourdon sonnait le glas. La levée du corps ayant été faite à l'Élysée par M. l'abbé Hertzog, curé de la Madeleine, assisté de MM. Panis et Bastide, premier et second vicaire, cette cérémonie n'a pas eu lieu au seuil de la cathédrale, où la dépouille mortelle de M. Félix Faure a été simplement reçue par Mgr de l'Écluse, doyen du chapitre de l'église métropolitaine, en chape noir, entouré de tous les chanoines, en habit canonial.

Pendant ce temps, le cardinal Richard, en *cappa magna* violette, escorté de tous les évêques et du clergé de la cathédrale, allait au-devant de M. Loubet.

Le cardinal et le Président se sont rencontrés sous le grand portail. Ils n'ont échangé aucune parole. Mgr Richard, à qui M. l'abbé Poussel, archiprêtre de Notre-Dame, venait de désigner discrètement le chef de l'Etat, s'est incliné devant lui en présentant, selon le cérémonial prescrit, le goupillon. M. Loubet a salué légèrement le cardinal et a pris une goutte d'eau bénite, mais il n'a point fait le signe de la croix. Le chef de l'Etat a été conduit aussitôt, processionnellement, à la place qui lui était réservée dans l'hémicycle, où des chaises drapées de noir attendaient les officiers de sa maison, derrière le fauteuil présidentiel.

A l'entrée du Président, l'orgue joue le *Domine salvam fac Rempublicam* ; la Société des concerts du Conservatoire exécute ensuite le *De profundis*. Le corps de M. Félix Faure repose déjà depuis quelques minutes sous le catafalque monumental dont nous avons donné la complète description.

Le cortège pénètre



beaux, curé de Saint-Pierre de Montmartre; Bouvier, curé de Notre-Dame d'Auteuil; de Bonnot, curé de Saint-Denis de la Chapelle; Grenier, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas; de La Guibouvière, curé de Saint-Germain des Prés; Mérian, curé de Saint-Sulpice; Soulanges-Bodin, curé de Notre-Dame de Plaisance; Ferdinand, curé de la basilique de Saint-Denis, etc.

La famille Faure, nous l'avons dit, occupait les places réservées à la gauche du catafalque. Immédiatement après elle, du même côté, les membres du corps diplomatique; à droite du catafalque, les ministres, les membres du Sénat et de la Chambre des députés. Au banc d'œuvre, la Cour de cassation, la Cour des comptes, le Conseil d'Etat; en avant du banc d'œuvre, les missions spéciales envoyées par les gouvernements étrangers, l'Institut, le Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, les grands-croix et grands-officiers de l'ordre. En face du banc d'œuvre, l'état-major du ministre de la guerre, les officiers généraux membres du Conseil supérieur de la guerre et de la marine, l'état-major général, le général commandant l'hôtel des Invalides et son état-major, l'état-major du ministre de la marine, les généraux commandant les Ecoles Supérieures de guerre, Polytechnique et Saint-Cyr, le Conseil général de la Seine, le Conseil municipal de Paris, les préfets de la Seine et de police, le Conseil de préfecture de la Seine.

Dans le chœur et dans la grande nef centrale :

Mmes la princesse Ouroussoff, lady Monson, la comtesse Marie de Munster; le comte Tornelli, Muni-bey, le prince Ouroussoff, M. Narichkine, M. Swetchine, le colonel prince Troubetzkoi, le comte de Græben, le marquis de Novallas, le comte Greffulhe, M. G. Polacco, le marquis de Paulucci, M. Delyanni, le général Manizet, M. de Souza-Rosa, M. Ghika, M. Corragioni d'Orelli, M. Due, M. Lardy, M. Pallain, gouverneur de la Banque de France; M. Rambaud, ancien ministre; M. Casimir-Perier, ancien Président de la République; M. le comte Greffulhe, M. Fleury-Bavard, M. Laherrie, gouverneur du Crédit foncier; M. de Veneuil, syndic des agents de change; M. Georges Picot, M. H. Ploim, maire d'Avenay; M. Sauvan, maire de Nice; M. Benjamin-Constant, M. Jean Bérard, M. Guillaume Duboué, M. Henry Housayre, de Herbe, H. de Claret, Gaston Boissier, de l'Académie française; Brouardel, le général Davout, grand chancelier; M. Loez, ancien ambassadeur, Sainere, Demagny, Bouvard, Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur; Maurice Binder, Eugène Etienne, Hugues Le Roux, Pogon, etc., etc.

Les autres places de la nef principale étaient occupées par le Conseil supérieur de l'instruction publique, la Cour d'appel, les gouverneurs et sous-gouverneurs de la Banque de France et du Crédit foncier, les directeurs, sous-directeurs et inspecteurs généraux des ministères, le commissaire général et le directeur de l'Exposition de 1900, les délégués du Conseil supérieur des colonies, le corps académique, le Conseil central des Eglises réformées, le Consistoire de l'Eglise réformée de Paris, le Consistoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, le Consistoire israélite, les Tribunaux, les Chambres de commerce, tous les corps constitués du Havre, le Conseil municipal de Rouen, les Conseillers prudhommes, etc., etc.

La messe, une messe basse, célébrée par Mgr de l'Escaille, doyen du chapitre, a commencé à midi précis. On en connaît le programme musical, que nous avons donné hier très complet : *Dies iræ*, magistralement chanté par MM. Vaguet et Auguez; *Sanctus*, de Cherubini; *Pie Jesu*, de Samuel Rousseau, chanté par M. Delmas; *Marche funèbre* d'Ambroise Thomas.

Lorsque les dernières personnes font partie du cortège ont pu pénétrer dans l'église, la messe venait de finir, et MM. Vaguet et Delmas commencent à chanter le *Liber* de Théodore Dubois.

Le programme musical tout entier a été admirablement exécuté. Les chœurs de la Société du Conservatoire et, surtout, les solistes, MM. Auguez, Vaguet, Delmas, sont d'autant plus dignes d'éloges qu'ils avaient à lutter contre un obstacle très sérieux. On pouvait craindre, en effet, que les lourdes draperies qui faisaient à la cathédrale comme un immense vêtement de deuil, n'assourdissent un peu la voix des chanteurs et ne diminuassent la sonorité des voix. C'est le cardinal Richard qui a donné l'absoute.

Lors des funérailles du président Carnot, l'archevêque de Paris avait prononcé une courte mais très touchante allocution. Pourqu'on hier, n'a-t-il pas agi de même? — C'était, d'abord, son intention, de rendre au Président Faure cet hommage; il y a renoncé parce qu'il a redouté que son intervention sous cette forme ne provoquât de nouvelles polémiques. Il s'est dit aussi que le souvenir des regrettables incidents qui suivirent le trop fameux discours prononcé à Notre-Dame par le P. Olivier, lors du service célébré à la mémoire des victimes du Bazar de la charité, était encore présent à toutes les mémoires.

Le cardinal a donc remplacé le discours qu'il n'a pas prononcé par une lettre qu'il a adressée, dans l'après-midi, aux curés de son diocèse et qui sera lu dimanche prochain dans toutes les églises. Voici le texte de cette lettre, dont on a bien voulu nous donner communication à l'archevêché :

Nos très chers frères, Nous avons ce matin rendu les derniers devoirs à M. le Président de la République, en présence des grands corps de l'Etat, et la solennité que l'Eglise apporte aux actes religieux accomplis au nom de tout un peuple.

La nation vraie du pouvoir ne saurait être effacée chez un peuple chrétien. Quelles que soient les formes des institutions politiques, et la mode de la transmission du pouvoir, nous savons que toute puissance vient de Dieu, et nous reconnaissons dans le chef de l'Etat le représentant de l'autorité divine dans la société. Aussi, dès les premiers jours de l'Eglise, les apôtres recommandaient aux chrétiens de multiplier les prières pour ceux qui portaient les lourdes responsabilités du gouvernement des peuples.

Nous sommes fideles à ces recommandations en vous demandant, N. T. C. F., de joindre à la cérémonie officielle que nous avons accomplie aujourd'hui des prières qui seront dites dans toutes nos églises, dimanche prochain, à la suite de la messe paroissiale.

La mort soudaine de M. le Président de la République a profondément ému la France entière. Elle nous a particulièrement ému. Nous nous entretenions avec lui jeudi dernier; c'était quelques heures avant sa mort. Le souvenir de sa supériorité intellectuelle ne s'effacera jamais de notre mémoire.

Je venais apporter à M. le Président de la République le témoignage de l'affection paternelle que le Souverain Pontife conserve à la France, et dont j'avais de nouveau recueilli

l'expression de la bouche même de l'auguste vieillard, durant mon dernier séjour à Rome. M. le Président, en m'écoulant, aimait à se rappeler la haute sagesse que Léon XIII apporte dans les relations du Saint-Siège avec les divers Etats; les hommages que lui ont rendus plus d'une fois les nations, même séparées de l'Eglise. Notre pensée s'élevait, pour ainsi dire, d'elle-même, dans cet entretien, à l'intelligence de la mission providentielle que Dieu nous a donnée dans le monde.

L'homme qui s'est fait entre l'Eglise catholique et la nation française au baptême de Reims semblait se révéler à nous d'une manière plus claire. Au-dessus et en dehors des compétitions politiques ou nationales, nous voyions la France poursuivre, à travers les siècles, sa mission de propagatrice de la civilisation chrétienne, dont l'Eglise garde le dépôt avec l'enseignement de l'Evangile.

La souvenir des luttes excitées par les passions ou les intérêts des partis s'effaçait pour nous.

L'union qui s'est formée, depuis quelques années, entre la France et la Russie, nous apparaissait comme une des manifestations de la coopération providentielle. Ce n'est pas sans émotion que M. le Président rappelait, à l'honneur de notre pays, le sympathique accueil que lui avait fait la Russie et le caractère tout à la fois national et religieux de cet événement glorieux pour notre chère France.

L'homme qui s'écoulait rapidement dans cet entretien qui allait dans quelques moments recevoir la consécration de la mort. C'étaient les *nocturna verba*, comme disaient les anciens, les paroles de dernier adieu que faisait au pays l'homme à qui Dieu en avait confié depuis quatre ans les destinées et que la Providence nous avait appelé à recueillir.

Nous oublions aujourd'hui, N. T. C. F., les luttes, les difficultés, les contradictions, qui sont inséparables de la vie des peuples ici-bas, pour ne nous souvenir que des pensées qui reposent et unissent les âmes et qui demeurent attachées pour nous à cette tombe si soudainement ouverte.

Quand nous nous souvenons, les choses du temps allaient disparaître pour le chef de l'Etat et faire place aux choses de l'éternité. Dieu voulait-il que l'âme qui était sur le point de partir devant lui eût une vue plus claire des destinées de son pays et des conditions qui pouvaient en assurer l'honneur et la sécurité? Il n'a pas voulu du moins que la bénédiction suprême manquant à cette âme.

La mort se disposait à frapper un de ces coups qui attestent le souverain domaine de Dieu, mais où nous reconnaissons souvent la preuve de sa miséricorde. Dans cet évanouissement subit des grandeurs humaines, il faut l'homme si nous regardons ce qui est resté au monde; mais au contraire, tout est grand si nous regardons ce qu'il doit à Dieu. C'est la parole de foi par laquelle nous voulons conclure ce discours.

Au souvenir des prières échangées des lèvres du Président durant son agonie, de l'absoute qui descendait dans son âme avant qu'il eût rendu le dernier soupir, je ne puis plus nous ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance.

Nous trompons-nous, N. T. C. F., en ajoutant : l'âme française est naturellement chrétienne. L'acte religieux qui a terminé la vie du chef de l'Etat rendra plus cher au peuple le souvenir de la bienveillance affable qu'il a souvent témoignée aux humbles et aux petits.

En rendant hommage à sa mémoire, nous ne saurions oublier d'offrir nos prières et respectueuses sympathies à la famille chrétienne qui entourait M. le Président de la République, à ses enfants et à ses proches de notre France, ce sont ces femmes distinguées par l'intelligence et par le cœur, qui gardent avec le trésor des vertus qui font le charme du foyer domestique, les saintes espérances de la foi qui adoucissent les amertumes de la mort et consolent les larmes qui ne sont pas fuyantes.

Que Dieu nous accorde, N. T. C. F., de poursuivre chacun notre tâche en ce monde et de travailler tous à procurer l'union dans la foi chrétienne de toutes les âmes françaises pour l'honneur et la paix de notre pays.

Il est permis de penser que si le vénérable archevêque de Paris avait dit ces choses, hier, à Notre-Dame, nul n'y aurait trouvé prise à la plus légère critique. La lettre qu'on vient de lire est bien touchante dans sa simplicité voulue, et l'on doit rendre justice à l'esprit si profondément patriotique et sacerdotal qui l'inspire.

Ajoutons que la sortie de Notre-Dame, pendant que M. le Président exécutait sur le grand orgue une marche funèbre, s'est effectuée dans l'ordre le plus parfait. Tout le clergé a accompagné jusqu'à la porte la dépouille mortelle de M. Félix Faure. Cardinaux, évêques, prêtres, chanoines et curés sont rentrés immédiatement à la cathédrale par le jardin du presbytère.

## APRÈS LA CÉRÉMONIE

Un grand nombre de personnes qui sont arrivées à l'Elysée à neuf heures et demie commencent à avoir grand'faim.

Etant restées longtemps debout et ne pouvant, faute de place, entrer à Notre-Dame, elles s'élançant vers les restaurants où elles ont relevé des tables.

A gauche de Notre-Dame, à l'angle de la rue du Cloître, est un établissement dont bientôt l'aspect est des plus curieux. Des officiers, des députés, des sénateurs, des conseillers municipaux l'envahissent. Sur un coin de billard mange M. Rivet, questeur de la Chambre. Sur une table de deux personnes déjeunent en hâte MM. Opportun, Bassinet et quatre amis, pendant qu'autour d'eux d'autres personnes attendent impatiemment qu'ils aient fini.

Pendant ce temps, le cortège continue à défilé. Songez que la tête est arrivée devant Notre-Dame à 11 heures 35 et que le 10<sup>e</sup> groupe n'y est parvenu qu'à une heure moins cinq.

Le défilé de l'Elysée à Notre-Dame a donc duré une heure trente-cinq. Il sera un peu moins long de la métropole au cimetière, à cause des nombreuses personnes — attachés étrangers, sénateurs, magistrats, etc. — qui, au sortir de l'église, sont montés en voiture et ont pris un autre chemin que celui du cortège, tandis que la Cour de cassation rentrait directement au Palais de justice.

### De Notre-Dame au Père-Lachaise

Très facilement, au sortir de l'église, grâce au zèle du préfet de police en personne, qui s'occupe de tout et de tous, le cortège se reconstruit.

A cause du poids de la foule, on a interdit au public l'accès du pont Notre-Dame. On arrive donc sans encombre devant l'hôtel de Ville, décoré avec une distinction qui fait le plus grand honneur à M. Bouvard.

Les motifs sont très rares et c'est précisément cette rareté qui est d'un goût exquis. Les crêpes qui tombent du faite sont si discrètes qu'on les prendrait pour de la fumée. Les armes de la Ville et les bannières tricolores sont voilées. Toutes les fenêtres sont closes. Les conseillers et employés ne peuvent voir passer qu'à travers les carreaux MM. de Selves, pré-

fet de la Seine; Bruman, secrétaire général de la préfecture de la Seine; les présidents Navarre et Thuillier; le prochain président du Conseil municipal, M. Lucipia; le docteur Napias, directeur de l'Assistance publique; M. Derouin, son secrétaire général, etc., qui naturellement font partie du cortège à leurs places respectives.

On arrive rue de Rivoli. Ici, le premier cri, poussé à la vue de M. Casimir-Perier encadré des généraux qui font partie du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur. Une voix dit sans protestation : « Vive Casimir-Perier ! »

Boulevard Sébastopol, deux groupes acclament l'armée. A la vue d'une immense couronne d'immortelles portant cette inscription : « A Félix Faure la Jeunesse de Strasbourg », un groupe crie : « Vive l'Alsace-Lorraine ! »

Tout le long du boulevard Sébastopol, les fenêtres, les balcons, les toits sont occupés. Ici, pour la première fois, nous voyons des gens tenus avec des cordons protégeant tout un étage. Nous verrons souvent même chose jusqu'au Père-Lachaise.

### Rue de Turbigo

A deux heures, le cortège arrive dans la rue de Turbigo, au tournant du boulevard Sébastopol.

Le spectacle devient de plus en plus intéressant, parce que la foule est de plus en plus compacte.

A droite et à gauche, sur les trottoirs, dix à douze files de spectateurs sont entassées derrière un cordon de troupes, dans l'ordre le plus parfait. Aux carrefours, des estrades volantes, des échelles ont été dressées; les fenêtres sont encombrées, les balcons semblent plier sous le poids des grappes humaines qui les ont envahies.

Là, pour la première fois en réalité, depuis le départ de l'Elysée, de nombreux cris de : « Vive Loubet ! vive Loubet ! » sont poussés de tous côtés, des fenêtres, des trottoirs, de partout. Aucune protestation, aucune manifestation dissidente.

M. Loubet ne bronche pas. Il ne veut ni remercier, ni saluer la foule qui l'accable : il suit un cerceuil et ne veut en rien distraire de ce cerceuil l'attention du public.

Et, les mains dans les poches de son pardessus, il continue sa marche, ayant toujours à sa droite M. Franch Chauveau et M. Dupuy, à sa gauche M. Paul Deschanel et M. Lebreton.

Et dans le lointain, éclairée par le soleil, la statue de la République, qui se dresse à l'extrémité de la rue de Turbigo, sur la place du Château-d'Eau, semble lui réserver le rameau d'olivier qu'elle tient dans sa main.

Place de la République, la foule est contenue sur les terre-pleins des deux côtés de la large avenue.

### Place de la République

Ici des incidents produits par l'exode même de la foule.

Celle-ci en arrive à envahir l'espace qui doit rester libre pour le défilé.

Quand les agents veulent reconquérir cet espace, les spectateurs protestent. On est forcé de faire venir des cavaliers qui, eux-mêmes, ont le plus grand mal à faire reculer le public. D'où un assez long retard dans la marche du cortège.

Ici, également, il y avait un assez grand nombre de personnes résolues à manifester. Elles ont bien vite compris qu'elles ne seraient point approuvées par une foule surtout désireuse de rendre hommage au défunt et de voir le cortège. Elles n'ont proféré aucun cri.

### Ce qu'on disait

Il est toujours intéressant, en des journées pareilles, de noter les mots entendus, les réflexions échangées dans la foule. C'est par là que se manifeste, en boutades souvent originales, l'âme ingénue et sincère de ce peuple aux embellissements si brusques et aux retours plus brusques encore.

Sur le Président défunt, il n'y avait qu'une voix :

— C'était un brave homme !

Et ceux qui l'ont vu aux revues, aux cérémonies officielles, ajoutent :

— Il « marquait » joliment bien !

Dans un groupe, en face de la terrasse de l'Orangerie, un petit homme rougeaud, bonne figure de boutiquier paisible, dit à sa femme :

— Tu le souviens, quand il est revenu de son voyage de Russie, à la gare du Nord?... Nous avons crié : « Vive Félix Faure ! » Et il s'est tourné vers nous : il nous a salués...

Oui, le vois encore, un beau salut, très gracieux... Ah ! c'était un brave homme !...

Et voici des gens qui n'oublieront jamais ce salut que M. Félix Faure leur a adressé, alors qu'ils étaient perdus dans la foule. Si demain ils se trouvent sur le passage du nouveau Président, et que M. Loubet leur fasse la même gracieuse, c'est lui qui, du coup, deviendra « un brave homme ! » Les grands de ce monde ne savent pas quelle sympathie peut leur valoir un simple coup de chapeau !

Déjà M. Loubet en est passé d'avoir, lui aussi, sa légende de bonhomie et de simplicité. On l'avait dépeint sous de si noires couleurs qu'il a tout de suite gagné à être vu.

— Eh bien, mais, disait-on, il n'est pas si mal que ça !

Pour sûr ! J'avais lu que c'était un petit homme vieux, tout rabougri...

— Voilà comment on écrit l'histoire !

Et l'on trouve que le Président a une bonne figure, un air pas fier. Et puis l'idée que c'est vraiment un fils du peuple, né en pleine campagne, et qu'il a encore par là-bas sa mère, une bonne vieille de quatre-vingt-cinq ans avec son petit bonnet, tout cela émeut cette foule impressionnable, moins sceptique qu'elle n'en a l'air et très accessible aux choses de sentiment.

On la bien vu au passage de deux petites filles qui représentaient l'Alsace-Lorraine. Là-dessus, au moins, il y a eu unanimité dans les manifestations.

Un peu avant l'arrivée à Notre-Dame, un des assistants crie, dans la foule :

— Vive la Cour de cassation !

— Vive l'armée ! riposte un autre.

Et le premier de répondre :

— Mais oui !... Vive la Cour de cassation et vive l'armée !

La foule alors se met à rire. Pour un rien, elle aurait applaudi. En France, un bon mot est toujours apprécié.

Petit instantané assez amusant cueilli dans la rue de la Roquette : M. Lépine, qui est actuellement, comme on sait,

conseiller d'Etat, suivait le cortège avec un ami. A un moment donné, l'encombrement était tel qu'il était difficile de passer. M. Lépine, se souvenant de ses anciennes fonctions, a eu un geste de commandement :

— Allons, dit-il, faites place !

Les agents voient le geste ; ils reconnaissent leur ancien chef. Peut-être même croient-ils que M. Lépine est toujours préfet de police, et avec un admirable entrain ils débattent la rue. N'est-ce pas le meilleur signe que les noms, la plupart du temps, importent peu, et que c'est la fonction seule qui a le prestige ?

C'est probablement la réflexion que se faisait un pauvre diable de mandoliniste qui, aux abords du cimetière, chantait, en s'accompagnant sur son instrument, la même complainte qui fut composée pour les funérailles de Carnot. Il n'avait même pas pris la peine de la retoucher. N'était-ce pas, en somme, aujourd'hui comme alors, un Président de la République qui était mort ?

Et le brave homme chantait, de sa voix blanche, indifférente :

De Caserio la honte insigne...

Les passants n'y regardaient pas de si près, et quelques-uns lui donnaient deux sous pour l'attention.

### Avenue de la République

Avenue de la République, l'enthousiasme est encore plus grand, toutes les acclamations s'adressent à M. Loubet sans contre-partie.

La foule aussi est encore plus grande. Il n'y a pas seulement du monde aux fenêtres, il y a du monde sur les toits ! Les maisons en construction ont été prises d'assaut et chaque pierre, pour ainsi dire, soutient un homme !

Devant le n° 33 de cette avenue, sur laquelle le cortège défile toute sa majestueuse ampleur, un individu, muni d'un sifflet à roulette, manifeste devant le passage du nouveau Président de la République.

Sans attendre l'intervention de la police ou des soldats, ses voisins sautent sur lui, s'emparent de sa personne et le conduisent eux-mêmes au poste !

Devant le n° 102, en face d'une école de filles, une tribune élevée sur un terrain vague s'effondre ; quelques cris en sortent, des soldats se précipitent pour dégager les victimes, mais le Président va passer et la curiosité de la foule est telle que, sauf ces braves troupes, personne ne se préoccupe de l'accident. On ne songe qu'à crier : « Vive la République ! Vive Loubet ! »

Au détour sur le boulevard Mémorial, le cortège trouve, déjà massées, les troupes qui vont défilier tout à l'heure devant le catafalque : à leur tête est le général Zurlinden avec tout son état-major.

La foule est telle à toutes les fenêtres et sur les toits qu'on se demande comment les balustrades ou les murs peuvent résister. Les rues transversales sont barricadées, et derrière les chevaux de garde, qui maintiennent les curieux, on se bat, on crie pour approcher.

Sur le trottoir de droite, les chasseurs à pied, les marins sont alignés, immobiles, sur dix rangées, et présentent les armes devant le char, pour se remettre au port d'armes dès que le cerceuil est passé.

La décoration du Père-Lachaise est des plus importantes. Les murs, jusqu'à 50 mètres de chaque côté de l'hémicycle extérieur, sont couverts de draperies noires lamées d'argent, relevées, d'écussons aux initiales F. F. enlées et reliées de trophées de drapeaux tricolores ornés de deuil. A leur base, ont été posées des couronnes offertes par les Sociétés et les municipalités des départements. Le catafalque apparaît, très haut, au fond de l'hémicycle, cachant l'entrée de la nécropole. Garni de drap noir à bordure d'argent, il est surmonté d'un sarcophage orné de l'écusson du Président défunt. Aux quatre angles, des pylônes supportent des brûle-parfums où se consume de l'encens. Sur les étages du catafalque sont placés des casseroles d'argent et des plantes vertes. De gigantesques palmiers, des fusains, des lauriers l'entourent d'une ceinture de verdure. Du sommet à la base, sur les gradins de deuil, l'étoffe d'un drapeau tricolore voilé de crêpe.

En retrait du catafalque, on aperçoit la décoration du portail voilé de longs baldaquins, surmonté d'un frontispice orné de l'écusson de M. Félix Faure. Deux pylônes, décorés de drapeaux tricolores, prolongent les pilastres de l'entrée. Derrière leurs draperies de deuil, brille la leur d'une lampe.

Entre la double haie des troupes qui présentent les armes tandis que les tambours battent aux champs, devant les étendards qui s'inclinent et des milliers de têtes respectueusement découvertes, le corbillard portant la dépouille mortelle du Président Félix Faure s'avance lentement. Il s'arrête en face du catafalque, la bière est descendue, portée à bras jusqu'au pied du catafalque sous lequel on la fait glisser.

Le corbillard s'éloigne. Les chars portant les couronnes passent par la rue de la Dha et pénètrent dans le cimetière où les ombrelles sont déposées, sur des tréteaux, non loin de l'humble tombe du Président, et les personnages qui composent le cortège arrivent à leur tour devant le catafalque.

Une enceinte tracée par des barrières et des lignes de soldats leur a été réservée. Elle s'étend devant l'hémicycle et de chaque côté jusqu'au milieu du boulevard. Des bancs de deuil y sont placés avec des pancartes indiquant l'endroit où chaque corps ou délégation doit occuper pendant les discours.

Le Président de la République, accompagné du général Bailloud, pénètre dans l'enceinte où des fauteuils ont été préparés pour lui et les présidents des deux Chambres, à gauche du catafalque, MM. Deschanel et Franch Chauveau s'assoient à ses côtés.

Vis-à-vis, se rangent M. Le Gall, M. Berge, gendre du Président, et M. Blondel, représentant la famille du Président Félix Faure. A leur gauche est la tribune organisée pour les discours. Derrière eux, le corps diplomatique, qui est venu jusqu'au Père-Lachaise au grand complet ; puis, tous les envoyés extraordinaires, chefs de missions, etc., ou dominent toujours, par leur imposante et superbe stature, les quatre officiers allemands qui ont fait, pendant toute la journée, l'étonnement — on serait tenté de dire l'admiration — de Paris.

Derrière le Président de la République, M. Franch Chauveau et M. Paul Deschanel, se tiennent les bureaux des deux

Chambres, les sénateurs et les députés. L'heure des discours a sonné. M. Mollard accompagne au pied de la tribune le premier orateur. C'est M. Franch Chauveau.

## LES DISCOURS

Les discours ont été au nombre de neuf. C'est beaucoup, certes, pour un auditoire qui depuis six heures était debout, mais il était difficile de réduire le nombre, sinon la longueur de ces harangues officielles.

Tous les orateurs sont restés, d'ailleurs, dans une note excellente de patriotisme et de tact, célébrant le défunt à sa juste mesure, ne l'écrasant pas sous les diatribes, et se tenant, en somme, dans les limites raisonnables des éloges que l'on doit à l'excellent homme qui a si dignement représenté son pays à l'intérieur comme au dehors.

\*\*\*

M. Franch Chauveau a pris le premier la parole, au nom du Sénat :

Monsieur le Président de la République, a-t-il dit d'abord adressant son discours au chef actuel de l'Etat, la vie de M. le Président Félix Faure est un illustre exemple de ce que peuvent dans notre pays, pour la fortune d'un homme, l'effort personnel, les institutions et les mœurs.

Elle est une réponse décisive à ceux qui prétendent bouleverser la société, sous prétexte que la supériorité sociale n'y est pas accessible à tous.

Né d'une famille modeste, M. Félix Faure a été véritablement le fils de ses œuvres ; par son travail, autant que par les dons d'une nature bien équilibrée, il s'est élevé peu à peu, sans secousse et sans à-coup, à la magistrature suprême de son pays.

Dans ce grand poste, M. Félix Faure déploya les mêmes qualités qu'il avait montrées partout. Dans un temps où le dévouement s'exerce sans mesure à l'égard du plus haut représentant de la France, où ses adversaires ne le trouvent jamais soit assez illustre, soit assez effacé, M. Félix Faure sut, non pas dédaigner la critique, mais conquérir l'opinion par son application aux devoirs de sa charge, par la bonne grâce expansive et cordiale de son accueil, par l'optimisme aimable qui se dégageait de toute sa personne ; et, si aimait un peu l'apparat, quel esprit chagrin pourrait dire que cela nuisait à son chef d'Etat ?

Il arrivait, la main ouverte, payant de sa personne et de sa bonté prodigieuse les consolations qu'apportent toujours aux malheureux la présence et la sympathie du plus grand personnage de France. Et ce qui doublait le prix de ses démarches, c'est qu'on sentait qu'en agissant ainsi il n'accomplissait pas seulement un devoir de sa haute fonction, mais qu'il suivait le penchant d'une nature bienveillante et secourable aux infortunés.

M. Franch Chauveau analyse ensuite la manière dont M. Félix Faure comprenait les devoirs de sa charge :

M. Félix Faure estimait que le chef de l'Etat doit s'intéresser à tout ce qui touche la nation et encourager sous toutes ses formes le développement du génie national. Non seulement, il suivait avec un intérêt passionné les revues, les grandes manœuvres de nos armées de terre et de mer, mais il assistait avec empressement à toutes les manifestations littéraires ou artistiques, visitait les établissements industriels et commerciaux. Bref, il était partout et tout à tous, s'adressant à tout le monde par sa bonne humeur, sa bonne mine et sa bonne grâce.

Manière aimable et charmante de comprendre les devoirs du chef de l'Etat ! D'autres lui demanderaient peut-être une intervention plus active dans les affaires publiques ; inquiets de nos crises, ne sachant où trouver le remède, ils le cherchent dans une action plus directe du premier magistrat de la République.

Toutefois, dans la politique extérieure, M. Félix Faure a, par son intervention personnelle, rendu les plus grands services au pays. C'est lui qui prononça le discours au chef de l'Etat. L'esprit de suite, la continuité des traditions, la hauteur des vues et le souci des grands intérêts nationaux sont l'apanage naturel du pouvoir le plus élevé et le plus durable qui comporte notre Constitution. C'est le chef de l'Etat qui reçoit les hôtes illustres de la France, c'est lui qui converse avec les princes et les souverains étrangers. Dans ces entrevues, où le tact, la franchise d'allures et la bonne grâce sont des qualités essentielles, M. Félix Faure réussit parfaitement. Appelé à représenter une vieille nation, de politesse légendaire et de civilisation raffinée, dans des milieux attentifs, quelquefois peut-être ombrageux, ce fils de la démocratie sut plaire à tout le monde et gagner tous les suffrages.

Certes, ce n'est pas là un médiocre service rendu à notre pays.

Et M. Franch Chauveau termine son éloquent discours par ce ressouvenir des fêtes russes, qui est dans toutes nos mémoires et dans tous nos yeux :

Qui de nous, messieurs, devant ce cerceuil, ne s'est pas reporté, par la pensée, à cette journée inoubliable où les représentants de la nation, groupés sur la terrasse du palais législatif, virent s'avancer dans une poussière d'or et sous un ciel d'Orient, escortés par une chevauchée étrange et magnifique, les souverains de Russie et le chef de la République française ?

Qui de nous a oublié cette merveilleuse revue de Châlons,



Biscaye, marins de la Méditerranée, vous êtes des fils souvent séparés de leur mère et que la séparation fait chérir encore davantage. Marins de la marine marchande, vous servez votre pays en repandant ses produits dans le monde entier. Marins de la marine militaire, vous défendez les intérêts sacrés de la nation.

Cette affection pour la marine, qui s'exprime en termes si élogieux et si émus, il l'avait conservée aussi vivace et aussi sincère, lorsque, appelé à de hautes destinées par le suffrage de l'Assemblée nationale, il était parvenu à la magistrature suprême. Là encore, comme au temps où il n'était que ministre de la marine, il suivait avec une attention infatigable les progrès réalisés dans nos arsenaux, dans nos chantiers et dans nos ports de guerre. Rien de ce qui touchait à notre puissance maritime ne lui demeurait étranger. Jamais il n'était plus heureux que lorsque, s'échappant un instant du pouvoir, il trouvait l'occasion de se reposer quelques heures à bord d'un bâtiment de guerre.

La joie éclatante sur son visage quand il voyait, devant lui, défiler lentement nos escadres ou quand le pavillon tricolore, blasonné de ses initiales, flottait en haut du grand mat.

Mais cette affection qu'il avait pour la marine, la marine marchande, elle savait qu'elle était toujours sûre de trouver à la tête du gouvernement un protecteur et un appui, un esprit éclairé qui devinait ses besoins, qui connaissait le rôle important qu'elle doit jouer dans l'œuvre de la défense nationale. C'est dans ses rangs qu'il avait rencontré les amis les plus fidèles et les dévoués les plus sûrs.

Il ne prononçait ces paroles auxquelles tout le monde s'associait, M. Lockroy se tournait vers M. Le Gall, dont le dévouement et l'affection méritaient, en effet, cet officiel éloge.

La marine, a-t-il continué, le considérait d'ailleurs comme un des siens. Nulle part aussi, dans le pays même, sa perte n'a été plus cruellement ressentie que dans nos arsenaux et dans nos ports. La flotte française, les rades du monde où veillaient nos bâtiments de guerre, les pavillons en berne, les verges en pantenne, les canons tirant à de courts intervalles, ont témoigné hautement l'émotion de ses regrets et la sincérité de sa douleur.

Dès sa jeunesse, les occupations multiples, l'existence laborieuse de Félix Faure, l'ont obligé de se tourner vers la mer. Il avait compris, avant de voir nette et pratique des choses, en défendant les intérêts de la marine de commerce, si importants et si graves pour le pays, combien était capital, en cas de conflit européen, le rôle de la marine de guerre. Grâce à une vraie et profonde intuition de l'avenir, il a été un des premiers à sentir que l'extension de la France au dehors, la création d'un immense empire colonial, la conquête du monde barbare par l'Europe civilisée, nous imposaient, plus encore peut-être qu'aux nations voisines, une politique maritime clairvoyante, en harmonie avec nos ambitions nouvelles et nos espoirs nouveaux de prospérité et de grandeur.

Comblé de foyers, n'entretenant avec lui, l'ait-il entendu parler de l'importance de toutes ces questions plus considérables et plus graves de jour en jour, de la situation de la France, placée à l'extrémité de l'Europe, ayant à garder deux frontières et deux mers à surveiller : de ces marines étrangères nouvelles sorties de l'eau il y a vingt ans, de ces marines puissantes et si formidables ! Il disait à la tribune, et cette parole restait : « La grandeur et la richesse d'une nation dépendent de sa puissance maritime. » Tout ce qui concernait la France, sa prospérité, son avenir, surtout la défense de ses frontières, l'intéressait et le passionnait. Comme il aimait la marine, il aimait l'armée. Il désirait qu'elles se pénétraient d'une façon plus intime encore. Il voulait qu'elles collaborassent à une œuvre commune et glorieuse. Il honorait d'un même culte les deux symboles sacrés de la patrie : le Pavillon et le Drapeau.

Mais, si passionné qu'il fût pour l'œuvre de la défense nationale, son grand sens lui faisait que la fortune de la France, pour considérable qu'elle paraisse, ne peut pas être épuisable. Le patriotisme même doit limiter les sacrifices. C'est surtout par la supériorité de sa tactique, par le génie de ses constructeurs, par la perfection de son outillage naval que la France devra chercher à suppléer le nombre. Cette idée, qui depuis Colbert a inspiré toutes les grandes ministères civils, les Duques et les Chasseloup-Laubert, elle la guidait aussi dans un trop court passage au pouvoir. Renouvelant l'esprit d'une administration un peu trop fermée, il créa, aux côtés du ministre, un cabinet civil. Il entourait de ses premiers essais de la navigation « sous-marine » titonnant encore, à cette époque, et qui devait plus tard dans la France, pour servir ses conceptions républicaines, lui ouvrir une force nouvelle et un nouvel espoir. Il affirmait que la vitesse était, pour les vaisseaux, un des facteurs les plus importants de la lutte navale. On lui doit ces deux croiseurs rapides, aux formes élancées, destinés aux courses lointaines et aux besognes aventureuses de la guerre commerciale. Il rêvait, au moment même où le premier de ces croiseurs, enfin sorti du chantier, venait de faire son entrée dans la grande rade de Toulon.

L'émouvante péroraison de M. Lockroy n'a pas été moins appréciée :

Cher et vénéré Président, c'est au nom de tous ceux-là, c'est au nom de ces officiers dont vous connaissez les nobles qualités intellectuelles et les hautes vertus militaires, c'est au nom de ceux qui ont su conserver avec tant de fidélité les traditions sacrées de la discipline et du devoir ; c'est au nom des ouvriers de nos arsenaux et de nos ports, collaborateurs obscurs de la défense nationale ; c'est au nom de tous ces marins répandus dans toutes les rades de l'univers, et dont les yeux se tournent aujourd'hui tristement vers la France ; c'est au nom de ceux qui, depuis longtemps, se sont efforcés de disséminer sur l'immensité de l'Océan, ignorants de nos douleurs, s'imaginant que vous vivez encore et que vous présidez encore aux destinées du pays ; c'est au nom de tous ces hommes étrangers à nos querelles et à nos passions, qui, dès la jeunesse, ont vu leur existence à la grandeur de la patrie ; c'est au nom de l'armée navale tout entière que, sur le bord de votre tombe, au seuil de l'éternité où vous êtes entré, je vous adresse un adieu suprême !

Après le ministre de la marine, M. Guillaumin, ministre des colonies, a rappelé le passage de M. Félix Faure au sous-secrétariat des colonies.

Après lui se sont succédés M. Ferry, au nom du Conseil général de la Seine-Inférieure ; M. Brindeau, député de la 2<sup>e</sup> circonscription du Havre, au nom des anciens électeurs du Président ; puis M. Marais, maire du Havre.

M. Convert, président de la Chambre de commerce du Havre, au nom des amis, a terminé cette série d'éloquents et touchants discours, par ces mots :

Messieurs, nous devons nous arrêter. Nous n'ajouterions rien à la grandeur de ces funérailles, aux regrets exprimés au nom de la patrie par tant d'hommes éminents, en disant longuement notre propre douleur qui se confond dans le deuil national.

Mais si nous pensons, dans ce moment suprême, vont à la famille qui s'est formée au milieu de nous et dont nous entourons la détresse de nos douloureux regrets, elles vont aussi à l'âme immortelle de l'ami du grand citoyen dont les dernières paroles ont été toutes de pardon, de fraternité et de paix ; les vôtres, les dernières qui seront prononcées

devant ce cercueil, seront pour demander à Dieu d'ouvrir à la patrie une ère de paix intérieure et de travail fécond pour le bonheur de tous, et de réaliser une des plus chères espérances du grand mort que nous pleurons. — Adieu.

Les discours étaient finis. M. le général Zurlinden s'est placé alors en face du catafalque, de l'autre côté de la chaussée, et, après avoir salué de son épée le cercueil, puis le Président de la République, il a commandé le défilé des troupes.

#### L'inhumation

Après le dernier discours et pendant que les troupes défilaient, le cercueil contenant la dépouille mortelle était transporté, à bras, à l'intérieur du cimetière. Le cortège officiel a disparu sans avoir même lair de se précipiter de cette dernière cérémonie. Il est vrai que la famille avait demandé à procéder seule à cette ultime cérémonie.

Après les prières d'usage, dites par l'abbé Herzog, et la bénédiction du corps, le cercueil, suivi par les membres de la famille et deux ou trois amis très intimes, a été transporté jusqu'au caveau réservé.

C'est en pleurant à chaudes larmes que M. Berge, M. Le Gall, M. Blondel et les assistants ont aspergé d'eau bénite le cercueil sur lequel la pierre a été resemée.

Pour laisser la famille tout entière à sa profonde douleur, les portes de la nécropole ont été fermées, et la foule n'a plus été admise à y pénétrer.

Les Sociétés sont venues déposer leurs couronnes sur le catafalque ; aucune manifestation ne s'est produite.

#### Sépultures présidentielles

C'est par conséquent dans la modeste sépulture de famille à laquelle le Président apportait tant de gloire, que se trouve inhumé M. Félix Faure.

Paris gardera donc les dépouilles de tous les Présidents de la République décedés, sauf de M. Jules Grévy dont les obsèques et l'inhumation ont eu lieu à Mont-sous-Vaudrey, ville qui l'avait vu naître.

La plus humble des sépultures présidentielles sera celle de M. Félix Faure, car pour tous ceux de ses prédécesseurs auxquels la France avait fait des funérailles nationales, une place avait été réservée dans quelque temple ou dans quelque monument élevé par souscription publique.

M. Thiers, dont la sépulture au cimetière du Père-Lachaise est très voisine de celle du second Président de la République qui ira reposer dans la grande nécropole parisienne, est inhumé dans le somptueux mausolée construit pour lui à droite de la chapelle, au sommet de la colline située à l'extrémité de l'allée Principale.

Le maréchal de Mac-Mahon a été transporté au milieu des derniers maréchaux formant une garde suprême autour du tombeau de l'Empereur.

Enfin c'est encore à Paris que repose le Président Carnot, à côté de son grand-père, Lazare Carnot, au Panthéon.

#### Le défilé

Pendant le défilé, qui est superbe d'allure, d'ordre, de tenue, on peut observer, malgré le soleil qui gêne ses yeux, l'attitude du nouveau Président de la République dans ses saluts.

M. Loubet n'a pas, dans cette difficile et fatigante fonction, le même geste que M. Félix Faure.

Il abaisse son chapeau devant lui quand il salue un général ; il incline à droite plus largement quand passe le drapeau.

#### Le départ de M. Loubet

Aussitôt le défilé terminé, le général Zurlinden est allé saluer le Président. Un landau découvert s'est avancé, encadré par une escorte de cuirassiers.

M. Loubet y est monté avec M. Dupuy, et, pendant que les tambours battaient aux champs, le cortège présidentiel est parti au grand trot par la rue de la Roquette.

Quand le cortège arrive place de la République, de nombreux cris de : « Vive Loubet ! Vive l'armée ! » retentissent. On fait une ovation aux cuirassiers de l'escorte.

Tout à coup, deux stridents coups de sifflet retentissent. MM. Cochefert, chef de la Sûreté, et Daltroff, commissaire du quartier, interviennent aussitôt, et la foule leur livre les deux auteurs du scandale.

Le cortège arrive sans incident boulevard du Palais. Un grand jeune homme agite un bouquet de violettes et crie d'une voix retentissante, au moment où la voiture présidentielle passe devant lui : « Vive l'Empereur ! »

On arrête aussitôt le manifestant, un étudiant en état d'ébriété, qui a refusé de faire connaître son nom à M. Euriat, commissaire, qui l'interrogeait. On l'a gardé au violon.

A l'angle de la rue de Tournon, deux cris de : « A bas Loubet ! » retentissent. Immédiatement, la foule arrête ceux qui les ont poussés et les remet entre les mains des agents, non sans les avoir malmenés. Ces individus, nommés Hue, tourneur, et Perrier, marchand de vin, ont été écroués au Dépôt après avoir été interrogés par M. Lagailardie, commissaire du quartier.

Une fois le Président parti, les Sociétés et les délégations se séparent, et les régiments reprennent le chemin de leurs casernes.

Parlout, sur leur passage, les troupes sont accueillies par des cris de : « Vive l'armée ! »

#### Le général Zurlinden

Quand le Président de la République, les présidents et les bureaux des deux Chambres eurent quitté le rond-point du Père-Lachaise et du boulevard où avaient été prononcés les discours, le général gouverneur de Paris donna à sa brillante escorte le signal du retour.

Et par les rues de la Roquette, le boulevard Voltaire et la place de la République, il rentre dans Paris.

C'est aux cris ininterrompus de : « Vive l'armée ! Vive Zurlinden ! Vive l'armée ! » qu'il a été accompagné jusqu'au pont de la Concorde.

Les cris de vive la République, il faut bien le dire, étaient pendant ce trajet devenus plus rares.

Les députés, assez nombreux, qui, retardés par l'engorgement des rues, se sont trouvés mêlés à son cortège ont pu constater l'immense popularité du gouverneur de Paris.

Le général Zurlinden, sur son aile gauche, allait au milieu de ces ovations, souriant, saluant de la tête ou de l'épée, et les vivats continuaient jusqu'à la disparition du dernier des soldats de son escorte.

La foule, que le caractère imposant et pieux de la cérémonie de la journée avait rendue silencieuse et recueillie pendant de longues heures, prenait ainsi sa revanche avec le général qui représentait pour elle toute l'armée.

Et cette manifestation a dû remplir d'aise le cœur de tous nos soldats.

A six heures et demie ce jeudi soir, le général Zurlinden entra à l'hôtel du gouvernement de Paris. Les membres du gouvernement étaient revenus dans leurs ministères, le nouveau Président de la République se reposait au Petit-Luxembourg ; c'était l'heure même où le jeudi précédent, à l'Elysée, M. Félix Faure ressentait les premières atteintes du mal auquel il devait succomber.

Que d'événements tragiques dans cette seule semaine !

## LES ACCIDENTS

Un assez grand nombre d'accidents ont été signalés. Nous n'avons relevé que les plus importants ; les voici :

Un instant avant l'arrivée du char funéraire sur la place de la Concorde, une société philanthropique, arrivée trop tard pour prendre la place qui lui avait été assignée dans le cortège, avait réussi à traverser la place de la Concorde et à atteindre un barrage d'agents qui, menacés d'être débordés par la foule, firent appel au concours de cavaliers. Une poussée formidable s'ensuivit. Malheureusement, une jeune femme fut atteinte, en pleine poitrine, par la ruade d'un cheval. On l'a transportée, évanouie, au poste de secours le plus proche.

Place du Marché-aux-Fleurs, au moment où on venait de signaler le cortège, deux des petites toitures sur lesquelles s'étaient juchés nombre de curieux, hommes et femmes, se sont effondrées. On s'est empressé de secourir tout le monde et on a pu constater, non sans surprise, que personne n'était bien sérieusement blessé : quelques contusions seulement.

Rue de Rivoli, une jeune fille de dix-neuf ans, Mlle Crank, a été grièvement blessée d'un coup de pied de cheval. Elle a été transportée à un poste de secours et, de là, à l'hôpital Beaujon.

Place de la République, on a amené à l'ambulance qui avait été installée près de la statue un assez grand nombre de femmes qui, pressées dans la foule, avaient perdu connaissance. On a amené également un vieillard qui était tombé sous les pieds d'un cheval.

Avenue de la République, où des bousculades se sont produites à plusieurs reprises, des femmes ont été foulées aux pieds et quelques-unes ont été relevées avec des blessures assez graves pour nécessiter leur transport dans une ambulance. Un arbre surchargé de curieux s'est écroulé. Quelques contusions seulement, pour ceux surtout sur lesquels l'arbre est tombé.

## LES ARRESTATIONS

DE  
MM. Déroulède, Marcel Habert et Millevoje

C'est le fait dominant de la journée des funérailles. MM. Déroulède, Habert et Millevoje sont au Dépôt.

Les versions les plus diverses ont circulé pendant toute la soirée sur cet événement, qui a fait l'unique objet de toutes les conversations et de tous les commentaires.

Voici l'une des versions : Vers cinq heures M. Paul Déroulède se trouvait place des Nations à la tête de la Ligue des patriotes et des Comités antisémites, après la cérémonie des obsèques et au moment de la dislocation du cortège.

Le général Rogot, ancien directeur du cabinet de M. Cavaignac, arriva à la tête d'une brigade d'infanterie. La Ligue acclama le général et la brigade, puis les encadra dans sa marche et les suivit. M. Déroulède se rangea avec M. Marcel Habert aux côtés du général Rogot qui, connaissant depuis longtemps déjà le député de la Charente, lui serra la main.

M. Paul Déroulède lui cria : — Général, j'espère que vous marchez sur l'Elysée. La France est avec vous ! Il faut sauver ce malheureux pays ! La Ligue est avec vous ! Vive la République !

Le général Rogot ne répondit rien et continua sa marche à travers le boulevard Diderot, qui conduisit à la gare de Lyon.

M. Paul Déroulède a-t-il cru à ce moment que le général suivrait le boulevard Diderot jusqu'au bout, puis les quais de la Seine et le Louvre encore encombrés de curieux, pour aller ensuite vers l'Elysée ?

Toujours est-il que le député de la Charente, M. Marcel Habert et la Ligue des patriotes, c'est-à-dire environ deux mille personnes, continuèrent à encadrer la brigade du général en poussant les cris répétés de : « Vive la République ! »

Mais au coin du boulevard Diderot et de la rue de Reuilly, tout malentendu fut dissipé, car le général Rogot donna l'ordre de tourner à gauche, et deux régiments, s'engouffrant dans la rue de Reuilly, rentrèrent dans leur caserne.

La Ligue s'arrêta. MM. Paul Déroulède et Marcel Habert suivirent le général Rogot jusque dans la cour de la caserne et haranguèrent les soldats, répétant :

— Sauvez-nous de l'anarchie et des dreyfusards ! Général, sauvez le pays ! Vous aurez bien mérité de la France !

Le général leur répondit à la fin :

— Si vous ne sortez pas, je fais fermer les portes de la caserne, et vous êtes mes prisonniers.

— Eh bien ! nous sommes vos prisonniers. Nous restons avec vous ici.

Et les portes de la caserne furent fermées.

#### Autres versions

D'après une autre version, M. Paul Déroulède n'aurait adressé aucune de ces allocutions au général Rogot ; il l'aurait simplement suivi jusqu'à la cour de la caserne, refusant de sortir, et le général Rogot, sur son refus, l'aurait fait arrêter avec son collègue M. Marcel Habert.

D'après les premiers rapports de la Préfecture de police, voici maintenant comment les événements se seraient passés :

Les membres de la Ligue des patriotes s'étaient donné rendez-vous à trois heures, place de la République. Empêchés de se réunir sur ce point, occupé par des forces de police considérables, ils se sont dirigés sur la place de la Bastille.

Mais là encore ils ont trouvé un obstacle. M. Carnat, officier de paix, leur a formellement déclaré qu'il avait ordre de s'opposer à ce qu'ils portassent une couronne au Père-Lachaise.

Il est alors pris la rue Saint-Antoine et sont arrivés à quatre heures place de Nation, ayant à leur tête MM. Paul Déroulède, Marcel Habert, Lasies, Millevoje, comte d'Aulan, etc.

Là, en présence de l'impossibilité matérielle d'arriver à temps au cimetière et de traverser la foule considérable massée aux abords, ils ont renoncé à leur projet. Mais, à six heures, les chasseurs à pied et les deux régiments casernés à Reuilly, ayant à leur tête le général Rogot, MM. Paul Déroulède et Marcel Habert suivirent les soldats. Ils entrèrent derrière eux à la caserne.

On voulut les faire sortir. Ils s'y refusèrent, disant au général et à un des deux colonels qui étaient venus les prier de se retirer :

— Nous sommes venus ici, dans le sanctuaire de l'armée française, pour y dire : « Vive la France ! Vive l'armée ! » Nous ne nous en irons que par la force de la police.

Le colonel, ennuyé de cet incident, les adjura de s'en aller de bonne grâce. Ils refusèrent de nouveau.

On les fit alors entrer dans une salle, et on téléphona au gouvernement militaire qui prévint le Préfet de police.

Et, toujours d'après la même version, le Préfet aurait répondu : « Puisqu'ils veulent rester là, qu'on les laisse, jusqu'à ce qu'ils soient fatigués et s'en aillent. »

C'est la version la plus probable : elle serait d'ailleurs beaucoup moins grave, car, dans le premier cas, on ne parle de rien autre que de tentative d'embuscade, et un procès sensationnel devrait s'en suivre.

Etudions, en tous cas, si improbable que soit cette tentative, les conséquences qu'elle pourrait avoir au point de vue du droit.

#### Le point de droit

Aux termes de l'article 87 du Code pénal, l'acte dont le but est, soit de détruire ou de changer le gouvernement, soit d'exciter les citoyens ou habitants à s'armer contre le gouvernement, est qualifié attentat et puni de la déportation dans une enceinte fortifiée.

L'article 88 stipule que l'exécution ou la tentative constituent l'attentat.

Si l'attentat est concerté entre deux ou plusieurs personnes, il est qualifié complot par l'article 89.

Si l'attentat a pour but d'exciter à la guerre civile en armant ou en portant les citoyens à s'armer les uns contre les autres, il devient, d'après l'article 91, punissable de mort.

Ces divers articles font partie de la section II du livre III du Code pénal, dont le titre général est « Des crimes contre la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat ».

L'attentat, le complot, les crimes, quels qu'ils soient, prévus par les articles ci-dessus seraient normalement soumis à la Cour d'assises. Mais les lois constitutionnelles de 1875 ont fixé à cet égard une compétence particulière : celle du Sénat.

En effet, l'article 9 de la loi constitutionnelle du 24 février 1875 relative à l'organisation du Sénat est ainsi conçu : « Le Sénat peut être constitué en Cour de justice pour... connaître des attentats commis contre la sûreté de l'Etat. »

Il résulte donc clairement des textes visés ci-dessus que dans le cas où le crime d'attentat serait imputé à quelqu'un, comme dans celui où le crime de complot serait imputé à plusieurs, le Tribunal compétent serait le Sénat constitué en « Cour de justice ».

Dans cette hypothèse, aux termes de l'article 12 de la loi du 16 juillet 1875 sur les rapports des pouvoirs publics, cette constitution du Sénat en Cour de justice est accomplie par un décret du Président de la République rendu en Conseil des ministres. Cela étant fait, c'est au Sénat qu'il appartient de désigner la ville et le local où il entend tenir ses séances, conformément à l'article 3 de la loi du 22 juillet 1875 relative au siège du pouvoir exécutif et des deux Chambres à Paris.

C'est qui semble certain, en tous cas, que M. Paul Déroulède et M. Marcel Habert n'ont pas voulu sortir de la caserne et sont restés de leur plein gré, à ce moment du moins, les prisonniers du général Rogot.

Le Préfet de police aurait, par la suite, donné des ordres pour le maintien de leur arrestation pour refus d'obéissance à l'armée. M. Galli, le vice-président de la Ligue des patriotes, qui est un des amis les plus dévoués de M. Paul Déroulède, s'est rendu dans la soirée à la caserne de Reuilly et a fait porter une valise de linge au président de la Ligue.

On dit, mais que ne dit-on pas dans cette soirée fertile en incidents d'un mesurément grossier, que quarante-sept arrestations ont été opérées à la suite de l'affaire de Reuilly.

Ce qu'il y a de certain, c'est que MM. Paul Déroulède et Marcel Habert ont diné au mess, après le repas des officiers, et sont restés à la caserne.

A dix heures, le cocher de l'Urbaire 1476 à pris, 5, avenue d'Eylau, le général Florentin et lui a conduit au gouvernement militaire. Un quart d'heure après, le général remontait en voiture et se rendait à la caserne de Reuilly.

A minuit cinq, MM. Cochefert, chef de la Sûreté ; Hamard, sous-chef, et un juge arrivaient à leur tour à la caserne, autour de laquelle un service de cent gardiens était fait sous les ordres de M. Chevreuil, officier de paix.

A minuit et demi, la caserne était toujours close et gardée.

Le général Rogot, qui est le héros de cette soirée et dont il a été souvent ques-

tion au cours des derniers événements, appartient à l'infanterie.

Il a environ cinquante-cinq ans et, avant de recevoir les étoiles de brigadier, avait été détaché au ministère de la guerre comme chef du 4<sup>e</sup> bureau (mobilisation et chemins de fer), où il eut comme prédécesseurs les colonels Gonse, Lepus et Michal.

Le général Rogot est un homme de petite taille, blond, vif, nerveux, d'allure élégante, très homme du monde, et en même temps très « soldat ». C'est un combattant, disent ses amis.

#### Arrestation de M. Millevoje

Un autre député a été arrêté, presque à la même heure.

Dès cinq heures et demie, une agitation très vive se produisit boulevard et faubourg Montmartre. Un grand nombre de personnes, massées aux terrasses des cafés, criaient : « Vive l'armée ! » et acclamaient les généraux et les officiers qui passaient, revenant des obsèques.

A ce moment M. Lucien Millevoje passa sur la chaussée. Reconnu, il fut accueilli par des cris de : « Vivent les patriotes ! Vive Millevoje ! »

Les agents, voulant dissiper le rassemblement qui s'était formé autour du député de Paris, firent une charge dans laquelle M. Millevoje fut saisi et emmené au poste de la rue Drouot.

A dix heures du soir, sur l'ordre de M. Blanc, préfet de police, M. Millevoje a pris place dans un fiacre entre deux agents, et il a été conduit au Dépôt.

Quand cette mesure lui a été signifiée, M. Millevoje a crié à plusieurs reprises : « Vive l'armée ! »

## DANS LA SOIRÉE

L'arrestation de M. Millevoje a été loin de calmer l'agitation du boulevard.

A six heures elle était à son comble. Un journal qui a ses bureaux dans le faubourg Montmartre ayant mis une grande pancarte avec cette inscription : « A bas les Jésuites ! » la foule s'est amassée et a hué ce journal, associant malheureusement à ses huées le nom du Président de la République.

Une charge de gardiens de la paix a eu lieu et de nombreuses arrestations ont été opérées.

Dans la bagarre, deux agents en bourgeois qui se trouvaient mêlés à la foule ont été blessés. Ce sont le sous-brigadier Gandoïn, qui a reçu un coup de couteau dans le bras, et le gardien de la paix Ziegler, frappé également d'un coup de couteau.

Ils ont été reconduits à leurs domiciles. Dans la soirée, M. le Président de la République a fait prendre de leur nouvelles et leur a envoyé une gratification pour payer les premiers soins.

A sept heures l'agitation augmente encore. Des groupes de socialistes viennent se placer en face de la *Libre Parole* et crient : « A bas les Jésuites ! Vive Loubet ! » A ces cris répondent ceux de : « Consueux Loubet ! Panama ! Vive l'armée ! » Des rixes s'engagent et la police est de nouveau obligée d'intervenir.

On fait complètement évacuer le boulevard Montmartre et, avec l'aide de la garde républicaine à pied qui était en réserve dans la mairie, on barre les deux extrémités.

Vers sept heures et demie l'agitation se calme un peu et les gardes rentrent à la mairie. Mais à neuf heures, le boulevard redevient noir de monde. Les cris : « Vive Loubet ! A bas Loubet ! » se croisent. Les rixes recommencent. Et comme les cris hostiles au Président partent de la terrasse de la brasserie de Maxéville, cette terrasse est prise d'assaut par les agents.

En un clin d'œil, tables, verres, chaises et carafes jonchent le sol. La place est vidée et de nombreuses arrestations sont opérées.

La terrasse de Maxéville évacuée, les manifestants se reforment à celle du café Jouffroy. Après sommation de M. Mouquin, commissaire divisionnaire, on fait partir tous les gens qui s'y trouvent et défense est faite de s'en approcher.

On recommence le débâtement du boulevard et des bandes qui criaient derrière les haies d'agents dans la rue Vivienne sont refoulées jusqu'à la Bourse.

A dix heures et demie, des détachements de gardiens de la paix sont envoyés sur différents points, notamment rue La Fayette et rue Lafayette, pour éviter le retour des scènes de dévastation qui se sont produites dimanche.

L'intervention de la police a été inutile du reste au *Petit Journal* où l'agression était prévue et attendue. Aux premières pierres lancées dans les vitres, un jet de pompe à arrosage congruent les manifestants qui se sont retirés plus vite qu'ils n'étaient venus.

A dix heures cinquante minutes, des agents en bourgeois ont arrêté et conduit au poste de la rue Drouot deux



note! » parce que la réaction a souillé ce cri de ses criminelles espérances.

M. Dupuy aussi, dans cette lumière, est perdu. Il a essayé, hier, de reconquérir la confiance du parti républicain en montrant quelque fermeté contre les factieux. Il est trop tard.

M. Dupuy a éveillé d'incalculables défiances. La République aurait pu mourir de la fourberie de son premier ministre : c'est lui qui en mourra.

Si grotesque que soit l'équipée de M. Drouleux, sur laquelle des détails nous parviennent à la dernière heure, c'est une raison de plus pour le parti républicain de redoubler de vigilance et de se débarrasser des ministres suspects.

Le Liseur.

## DANS LES DÉPARTEMENTS

La France entière s'est associée aux funérailles grandioses que Paris a faites au regretté Président. Nous ne pouvons, malheureusement, faute de place, publier tous les télégrammes que nous recevons de nos correspondants :

**LE HAVRE.** — A l'occasion des obsèques de M. Félix Faure, les services publics ont été suspendus et un grand nombre de magasins sont fermés. A presque toutes les fenêtres, le drapeau en berne et cravaté de crêpe a été arboré. Ce matin, à huit heures, une messe a été dite à l'église Notre-Dame par M. l'archiprêtre Varin. A dix heures, le R. V. P. Delorme, dominicain, a dit une messe dans la chapelle du couvent des Dominicains, rue Saint-Martin. Cette messe, d'un caractère tout privé, avait été demandée par Mmes Pochet de Tinan, Larue, Sigaudy, et les amies particulières de la famille de M. Félix Faure. Une certaine de personnes assistaient à cette cérémonie. Le R. V. P. Delorme a prononcé une belle et touchante allocution.

Après avoir félicité les dames d'avoir eu la pensée de venir prier pour celui qui n'est plus, à l'heure même où le cortège officiel, en toute sa pompe, parait à l'Élysée, il fit l'éloge de M. Félix Faure homme privé.

Le R. V. P. Delorme rappelle ensuite dans cette chapelle, où il célèbre la messe aujourd'hui, M. Faure vint prier, et qu'un jour le futur Président lui dit : « Oui, cette chapelle, j'y viendrais. On y priait si bien ! » Après une prière terminée, dans laquelle il félicita les amis du Président de leur avoir fait une telle attitude ferme, l'enfouissement civil qui réclamait quelques secrétaires, le R. V. P. Delorme invita les assistants à prier avec ferveur pour celui qui a maintenant comparu devant la divine justice.

**NANCY.** — Un service funèbre a eu lieu ce matin, en l'église cathédrale, à la mémoire du regretté Président. Mgr l'évêque Turinaz présidait, assisté de tout son clergé. La foule était immense et recueillie. Tous les corps constitués et les autorités se trouvaient présents. Aux premiers rangs, dans le chœur, un remarquable M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

Détail peu connu, en ce qui concerne l'État, et en vertu des Constitutions capitulaires, le président Félix Faure, comme du reste l'avaient été ses prédécesseurs, était chanoine d'honneur de notre cathédrale. Le titre lui avait même valu, de la part du chapitre, un service spécial, célébré aussitôt que la nouvelle de la mort s'était répandue.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

Détail peu connu, en ce qui concerne l'État, et en vertu des Constitutions capitulaires, le président Félix Faure, comme du reste l'avaient été ses prédécesseurs, était chanoine d'honneur de notre cathédrale. Le titre lui avait même valu, de la part du chapitre, un service spécial, célébré aussitôt que la nouvelle de la mort s'était répandue.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

**CHALONS-SUR-MARNE.** — Ce matin, en l'église cathédrale de Châlons-sur-Marne, un service funèbre, qui avait réuni la plus grande partie de la population chalonnaise, a été célébré à la mémoire de l'ancien Président de la République. M. le général de Montaud, commandant du 20<sup>e</sup> corps d'armée, et son état-major ; le premier président Sadoul et la Cour d'appel en robe ; le préfet Joulia-Pelous ; le maire Maringer et le Conseil municipal. Aux abords de la cathédrale, des détachements de troupe étaient sous les armes.

drale de Coudances pour le président Faure. Tous les corps constitués et élus, en habit officiel, assistaient à la cérémonie, ainsi que toutes les Ecoles et de nombreux habitants de la ville. L'absoute a été donnée par Mgr Guérard, évêque de Coudances.

**QUIMPER.** — Un service funèbre pour M. Félix Faure a été célébré ce matin, à dix heures, à la cathédrale. Sur l'initiative de MM. les vicaires capitulaires, M. Arnaud, préfet du Finistère, le général d'Amboix de Laroche et toutes les autorités civiles et militaires ont assisté à la cérémonie.

Le prélat et les officiers étaient en grand uniforme, les membres des Tribunaux et du barreau en robe.

**PAU.** — Un service funèbre a été célébré à la mémoire de M. Félix Faure, au milieu d'une affluence considérable, au premier rang de laquelle on remarquait M. de Mottreheim, ancien ambassadeur de Russie en France, le général Wreuski, ancien gouverneur du Turkestan, membre du Conseil supérieur de l'armée en Russie ; M. Cogordan et le comte Grabbe, capitaine de la garde impériale russe.

Un service spécial a été célébré dans l'église réformée, au milieu d'une énorme affluence de Français et d'étrangers.

Le colonel du 13<sup>e</sup> de ligne, en garnison à Pau, a reçu le télégramme suivant du colonel Cossenco, commandant le 13<sup>e</sup> régiment d'infanterie russe :

Pour Pau, de Nowogradowolnok.

Le colonel et les officiers du 13<sup>e</sup> régiment russe s'associent à la profonde douleur de la nation française et renouvellent à leur camarade du 13<sup>e</sup> les sentiments de leur inaltérable sympathie.

Colonel COSSENCO.

**MONTPELLIER.** — Un service funèbre pour le repos de l'âme de M. Félix Faure a été célébré à la cathédrale, en présence du général commandant le 16<sup>e</sup> corps, du préfet, de la Cour d'appel et de toutes les autorités militaires, judiciaires, administratives et universitaires. La messe a été dite par Mgr de Cabrières, entouré de tout le chapitre. Cette cérémonie funèbre a donné lieu à un incident qui a produit en ville une vive émotion.

L'évêque ayant adressé le 20 février au préfet, comme à tous les chefs d'administration, une lettre d'invitation commençant par ces mots : « Après avoir pris l'avis de M. le général Faure-Biguet, commandant du 16<sup>e</sup> corps, j'ai l'honneur de vous faire savoir que, le 20 février, M. Vincent, à votre voir, cette formule une atteinte à sa dignité. Il a donc adressé à l'évêque une lettre dans laquelle, après avoir déclaré qu'il assisterait à la cérémonie avec tous ses fonctionnaires, il ajoutait :

« Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne convient à la forme anormale que vous avez donnée à votre invitation. Je ne puis cependant m'empêcher de vous faire remarquer que si vous avez cru devoir consulter M. le général commandant le 16<sup>e</sup> corps, vous auriez pu songer à consulter aussi le préfet qui est, en réalité, le seul représentant autorisé du gouvernement de la République. Ce fait pas l'avis de M. le général en chef, j'en suis absolument convaincu, que vous avez, à propos du deuil national, mêlé son nom à une tentative dont le but évident est de semer la division entre les chefs des divers services publics. Cette tentative n'aboutira pas et vous en porterez seul la responsabilité morale, vous qui devriez être le ministre de la paix et de la concorde. »

Cette lettre, tout au moins brutale, a été publiée ce matin par le *Petit Méridional* qui la commentait longuement, accusant l'évêque d'avoir voulu faire coopérer les autorités à une tentative de diminution du pouvoir civil, et faire jouer un rôle équivoque au commandant du 16<sup>e</sup> corps.

En réponse à toutes ces critiques, Mgr de Cabrières vient d'adresser au préfet une lettre qui sera publiée demain et dans laquelle l'éminent évêque se défend d'avoir eu la moindre des pensées machiavéliques dont on l'accuse. « Si la lettre au général en chef », dit-il, « c'est celle que le général est la première autorité du département, et il croirait manquer à sa dignité en exposant publiquement, pour se justifier, toutes les démarches qu'il a faites auprès des autorités, en vue de la cérémonie de ce jour. »

Mes renseignements particuliers me permettent d'affirmer que M. le préfet Vincent avait d'autant moins le droit de se fâcher que, de Rome même, l'évêque lui avait adressé une dépêche de condoléance, en apprenant la mort du Président, et qu'à peine arrivé à Montpellier, il était allé lui rendre une visite. Cette visite, le préfet ne l'a pas rendue. C'est donc lui qui était en faute, et l'on estime qu'il est mieux fait de se taire que de soulever, lui protestant, un incident aussi peu courtois à l'égard d'un évêque.

**GRENOBLE.** — Un service funèbre pour le repos de l'âme de M. Félix Faure a été célébré ce matin à la cathédrale. Le préfet, les généraux, le premier président, un grand nombre d'officiers, de professeurs de l'Université et de fonctionnaires y assistaient. La messe a été dite par M. le vicaire général Paillet et Mgr Fava a donné l'absoute.

L'Association des étudiants, dont M. Félix Faure était président d'honneur, était représentée par son bureau.

**MARSEILLE.** — Un service solennel a été célébré ce matin, à neuf heures, à la cathédrale. Mgr Robert, évêque de Marseille, officiant en personne, entouré de son chapitre. Sur l'initiative de M. le préfet, le maire, les Tribunaux civil et de commerce, en un mot tous les corps constitués. Dès huit heures et demie l'im-

meuse vaisseau était plein jusqu'aux portes d'une foule qu'on peut évaluer à dix mille personnes.

M. Floret, préfet des Bouches-du-Rhône ; le général Metzinger, commandant le 15<sup>e</sup> corps ; les généraux et tous les officiers de la garnison, ainsi que les membres des Tribunaux, les agents de change, les avocats, les notaires, les membres de la Chambre de commerce, le corps diplomatique, etc., etc., assistaient à la messe pendant laquelle la musique militaire s'est fait entendre.

On a malheureusement eu à regretter l'absence totale de la municipalité qui avait décliné l'invitation. La place de nos magistrats municipaux est restée vide, ce qui a produit le plus déplorable effet.

En ville, on remarque quantité de magasins fermés. Tous les cafés de la Cannebière ont clos leurs portes. Dans la rue Saint-Ferréol, presque tous les magasins sont fermés et on a beaucoup remarqué que toutes les maisons israélites sont fermées sans exception. La Bourse et les grandes administrations chôment également. Enfin, le syndicat des churs et peaux a, en souvenir de Félix Faure, invité ses membres à cesser tout travail dans la matinée de ce jour.

**TOULON.** — Un service solennel a été célébré à midi, en l'église cathédrale, en mémoire de Félix Faure. La musique des équipages de la flotte s'est fait entendre durant la cérémonie. Les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

meuse vaisseau était plein jusqu'aux portes d'une foule qu'on peut évaluer à dix mille personnes.

M. Floret, préfet des Bouches-du-Rhône ; le général Metzinger, commandant le 15<sup>e</sup> corps ; les généraux et tous les officiers de la garnison, ainsi que les membres des Tribunaux, les agents de change, les avocats, les notaires, les membres de la Chambre de commerce, le corps diplomatique, etc., etc., assistaient à la messe pendant laquelle la musique militaire s'est fait entendre.

On a malheureusement eu à regretter l'absence totale de la municipalité qui avait décliné l'invitation. La place de nos magistrats municipaux est restée vide, ce qui a produit le plus déplorable effet.

En ville, on remarque quantité de magasins fermés. Tous les cafés de la Cannebière ont clos leurs portes. Dans la rue Saint-Ferréol, presque tous les magasins sont fermés et on a beaucoup remarqué que toutes les maisons israélites sont fermées sans exception. La Bourse et les grandes administrations chôment également. Enfin, le syndicat des churs et peaux a, en souvenir de Félix Faure, invité ses membres à cesser tout travail dans la matinée de ce jour.

**TOULON.** — Un service solennel a été célébré à midi, en l'église cathédrale, en mémoire de Félix Faure. La musique des équipages de la flotte s'est fait entendre durant la cérémonie. Les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.

Ce soir, le théâtre, le Casino et tous les concerts publics ne jouent pas.

**ALGER.** — Le deuil de Paris a été très partagé par la population algérienne en pleine agitation il y a quelques jours à peine à cause des douloureux événements de la capitale. Les étrangers, les corps constitués, les autorités civiles, maritimes et militaires. Citons les amiraux de La Jaille, Gourdon, Godin, Bellanger, Michel, Châteauminot, Rallier du Baty, et les généraux Coronat, Palle, Turot, Pernot, les consuls, les officiers du cuirassé espagnol *Pelayo*, etc.

Cet après-midi la plupart des grands magasins ont fermé pour cause de deuil.</







